

Les carnets de route du sergent Dartigues,, M. Dartigues. Imp. U.F.I., 1989, 207 pages.

Extraits :

Départ vers la Lorraine

3 août 1914

Arrivé à la caserne ; on m'a habillé tout de suite ; on m'a fait voir où je couchais. J'étais soldat.

11 août 1914

La marche devient de plus en plus difficile ; la chaleur est torride ; des hommes suffoqués tombent comme des mouches ; dans une côte, ils tombent à 5 ou 6 mètres les uns des autres et pourtant on a fait que 18 km ; quel cri de joie quand on aperçoit le clocher près duquel on fait grand halte.

14 août 1914

Des nouvelles nous sont données, les obus allemands n'éclatent que un sur deux, avec la pluie, 1 sur 10, mais les Allemands achèvent les blessés.

En direction de la Belgique

19 août 1914 (*arrivée à Sains-du-Nord*)

Quelle différence avec la Lorraine ! Nous arrivons dans un pays qui n'a pas vu les soldats depuis très longtemps. La ville que nous traversons est très pittoresque, avec des châteaux ayant des jardins couverts de fleurs.

Nous achetons de la bière, nous ne boirons plus que ça maintenant.

21 août 1914

Nous arrivons à Reugnies où nous faisons grande halte.

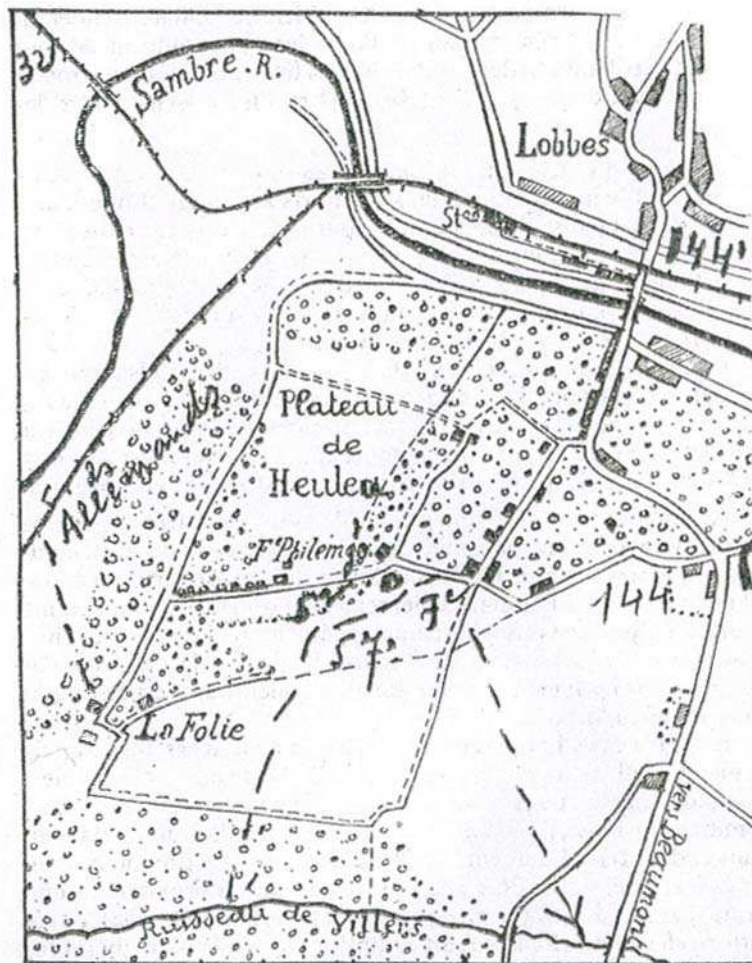
Nous voyons une éclipse de soleil qui est très remarquable, puis recherche du cantonnement, plus difficile à trouver car il commence à y avoir beaucoup de troupes par ici. Nous voyons pour la première fois passer un officier anglais à motocyclette, nous l'acclamons.

Combat de Lobbes

23 août 1914

On part ; après avoir traversé un terrain couvert de betteraves, on pénètre dans un grand bois sous le bruit des canons français et allemands qui se bombardent tant qu'ils peuvent ; arrivés à la lisière, dans la direction de l'ennemi, on prend la formation de sections par quatre ; le moment est critique: il s'agit de traverser un grand pré et un champ de betteraves sous une pluie d'obus qui tombent de toutes parts.

Au commandement du capitaine, nous partons en avant comme de lièvres ; mieux vaut dire comme des fous. Nous faisons des bonds de 30 à 40 mètres ; chaque fois qu'un obus siffle, éclate, on tombe à terre les uns près des autres et, d'un vigoureux coup d'épaule, on pousse le sac sur la tête. Puis l'obus passe, on repart et chaque fois on agit de même, soit au milieu du pré, soit au milieu des betteraves.



COMBAT DE LOBBES (23 AOÛT 1914).

On franchit ainsi 300 mètres environ, heureusement sans un blessé ; les obus allemands, pour le moment éclatant trop haut. Avant d'arriver au bois, on trouve deux hussards tués et deux chevaux en miettes... Pauvres soldats, premières victimes d'une terrible guerre. Que de deuils vont commencer! Combien de soldats tomberont comme vous. On pénètre dans le bois ; les obus tombent de tous les côtés ; les balles sifflent autour de nos têtes ; on dirait de grosses mouches bourdonnantes dont la plupart s'aplatissent contre les arbres...

On rencontre quelques soldats du 28^e qui se sont battus dans le bois, tout le matin ; combien sont morts au champ d'honneur!

Après une pause de 20 minutes pour souffler – car nous sommes exténués, haletants – on traverse à

nouveau le bois au milieu du sifflement des balles et du bruit des obus. On débouche dans une nouvelle prairie qu'il nous faut traverser au pas de course et l'on prend aussitôt la formation de bataille.

Les balles sifflent de plus en plus ; les obus allemands tombent, très serrés, éclatant tout près de nous ; nous sommes couchés dans un fossé, le sac au-dessus de la tête attendant l'ordre de pénétrer dans le reste du bois, car on se doute que l'ennemi n'est pas loin de l'autre côté. L'ordre arrive de partir... 7e, 6e, 5e compagnies.

Au moment où la 7e est passée, le lieutenant Delidat donne l'ordre d'envoyer une patrouille de liaison avec cette dernière compagnie ; le sergent noir Bambuck donne l'ordre de partir au caporal de la 2e escouade ; mais le lieutenant se tourne vers moi en me disant : « Puisque vous avez commencé ce matin, vous devez finir la journée »... Brave lieutenant ! Sans s'en douter il devait me sauver la vie, car autrement j'aurais été au premier rang à côté du capitaine Lallemand.

Je rentre dans le bois en sautant d'arbre en arbre sur lesquels viennent s'aplatir les balles ; je me rapproche de la 7e compagnie ; les 4 patrouilleurs qui sont avec moi font de même. A peine atteint le milieu du bois, j'entends des sonneries de clairon sonnantes la charge, des cris « En avant »... des râles. Une fraction de la 7e se déplace et m'entraîne avec elle ; je sors du bois à proximité d'une ferme (j'ai su par l'historique que c'était la ferme Philémon). Nous partons en avant... La mêlée est complète ; appuyé contre un arbre, je tire plusieurs coups ; j'en ai sûrement tué plusieurs ; les balles sifflent autour de moi ; tout un coup j'aperçois le colonel et le drapeau. Mais les Allemands aussi les ont vus et tirent dessus ; le colonel est blessé ; les Boches avancent ; nous ne sommes pas en nombre pour défendre le drapeau ; nous cherchons un abri derrière un mur.

Je m'aperçois à ce moment-là que la Légion d'honneur n'est plus à la lance du drapeau ; nous organisons la résistance ; le drapeau est toujours avec nous...

Mais les Allemands arrivent en nombre ; à ce moment le lieutenant Couraud survient avec du renfort, se déploie autour du drapeau et commande un feu nourri ; mais nous n'avons plus de munitions ! Les Allemands accourent baïonnette au canon, à l'assaut ; derrière le mur nous attendons fermement, mais ils sont beaucoup plus nombreux que nous ; nous vendrons chèrement notre vie...

Tout d'un coup, des rafales de mitrailleuses passent sur nos têtes, venant de derrière nous. A cinquante pas, les Boches, officiers en tête, s'écroulent ; les premiers rangs sont fauchés ; le reste de la troupe s'écrase au sol ; le drapeau est sauvé ! (J'ai appris par la suite que c'était le lieutenant Jube avec la 1re section de mitrailleuses.)

Les balles sifflent toujours autour de nous ; à ce moment là, j'entends l'ordre de se replier donné par le colonel ; je le fais et, suivant le drapeau toujours sous la grêle des balles et des obus, nous revenons en arrière nous reformer près des ambulances ; il est 8 heures ; l'action a duré une heure et demie.

Je n'avais pas vu le commencement ; au moment où la 7e compagnie débouchait du bois, un officier allemand se mit à agiter un drapeau belge en criant « Amis, amis ! ». Les nôtres furent d'abord surpris, puis commencèrent à acclamer les arrivants ; mais une décharge coucha les premiers rangs. C'était une trahison ; plusieurs Français aperçurent les pointes des casques mais c'était trop tard. L'ennemi s'était mis dans des fortes tranchées couvertes de rangs de fil de fer. Ils étaient au moins 5 à 6 fois plus nombreux que nous... Combien d'actions d'éclat se produisirent ? Plusieurs le payèrent de leur vie...

(...) Dans mon escouade, sur un effectif de 20 hommes, 8 furent tués. (...)

J'avais donc eu la veine d'être épargné ; bien sincèrement, de tout mon coeur, je remerciais Dieu de m'avoir préservé et d'avoir échappé au sort des malheureux tombés près de moi dans ce moment critique.

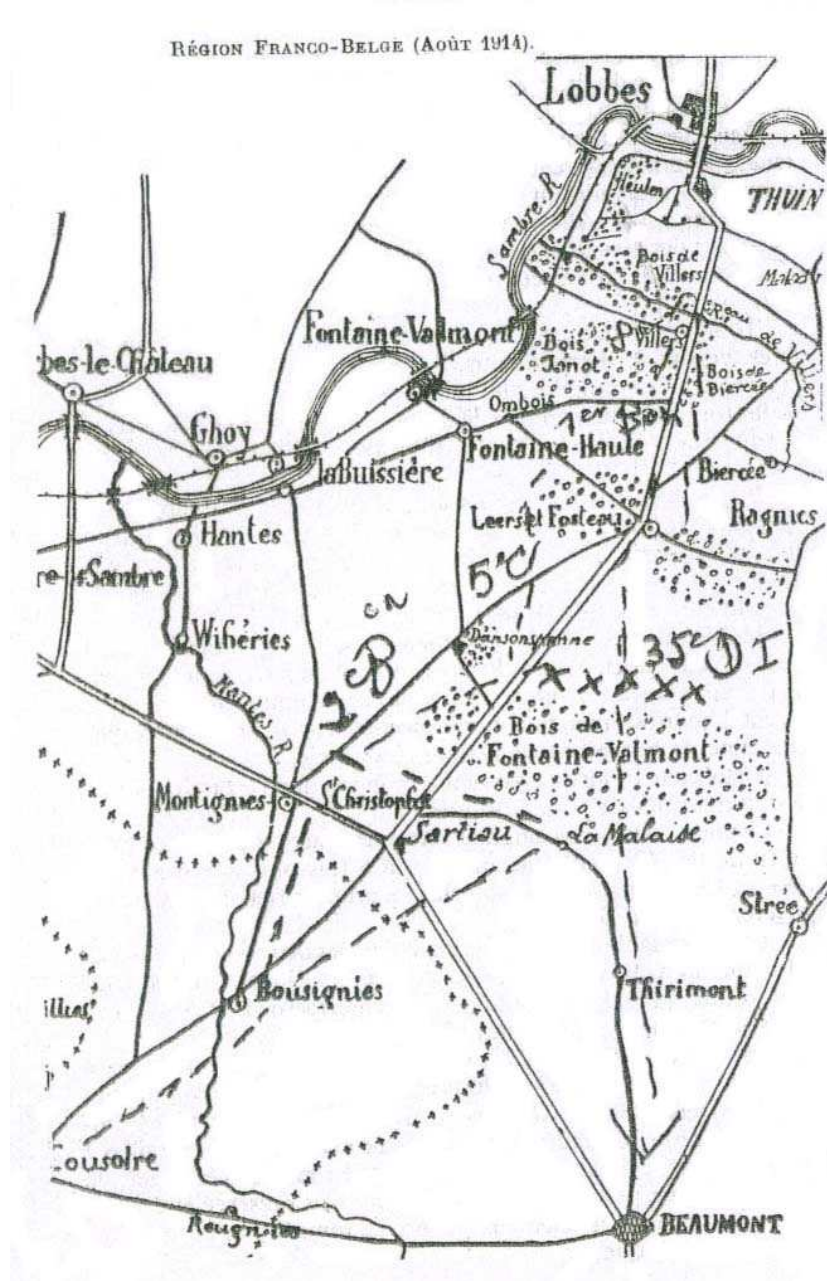
Le drapeau avait pu être sauvé ; c'est en se ralliant à lui que put se retirer en bon ordre devant des forces supérieures.

Puis ce fut le départ vers le cantonnement à la recherche d'un endroit pour pouvoir dormir et des dames de la Croix-Rouge pour soigner les blessés.

On fit ainsi 20 kilomètres pour pouvoir aller réparer nos forces. Je conduisis par un bras le sergent-

major Terradot qui n'en pouvait plus et un blessé de ma compagnie qui avait reçu une balle dans l'épaule.

Quels cris de joie lorsque, en route, on rencontrait des amis que l'on croyait morts ! Peu à peu, on réussit à arriver à Beaumont, ville importante, avec une église et une mairie très belles ; après m'être restauré un peu, avoir fait des provisions, je suis allé dormir dans une salle d'école avec les camarades qui restaient. Et alors, comment je dormais sans me réveiller !



24 août 1914

Réveil à 6 heures ; après l'appel des hommes – plus de la moitié ayant été tués ou disparus – notre bataillon, le 2° se révèle le plus éprouvé ; après la distribution des vivres, nous partons en arrière afin de reformer le régiment suivant les ordres venus d'en haut.

Combat de Guise

28 août 1914

Au réveil, nous avons le temps de faire chauffer le café, de préparer de la volaille et de la faire cuire ; départ vers 8 heures. Encore vers l'ouest... C'est un peu décourageant car cela ressemble davantage à un mouvement de retraite qu'à autre chose. On nous dit cependant que c'est pour allonger l'armée allemande et pour la mieux couper.

Nous traversons plusieurs villages; Gaumont, Marly ; je crois que c'est là la grande fabrique de glaces, puis Sains qu'il ne faut pas confondre avec Sains du Nord. L'accueil est bien différent, car ici beaucoup de gens fuient devant l'ennemi. On voit de quantités de civils en longues files, pleurant, portant des paquets, tous exténués car beaucoup viennent de très loin.

On fait une longue pause pour dîner et l'on repart; on passe à La Vieulle; on apprend que l'on va combattre, que l'ennemi est à Guise, environ à 8 kilomètres, et que nous avons pour mission de le déloger; il possède des forces supérieures aux nôtres... Enfin, on essaiera...

Je peux trouver à ce moment-là un gros pot de confiture et une livre de sucre. Nous partons d'abord en lignes de section par quatre et l'on aperçoit bientôt le clocher de Guise. Au bout d'un moment les obus commencent à tomber, on commence à s'y habituer; puis on approche de l'ennemi établi à la lisière du village où il y a une ferme... la Ferme de la Désolation.

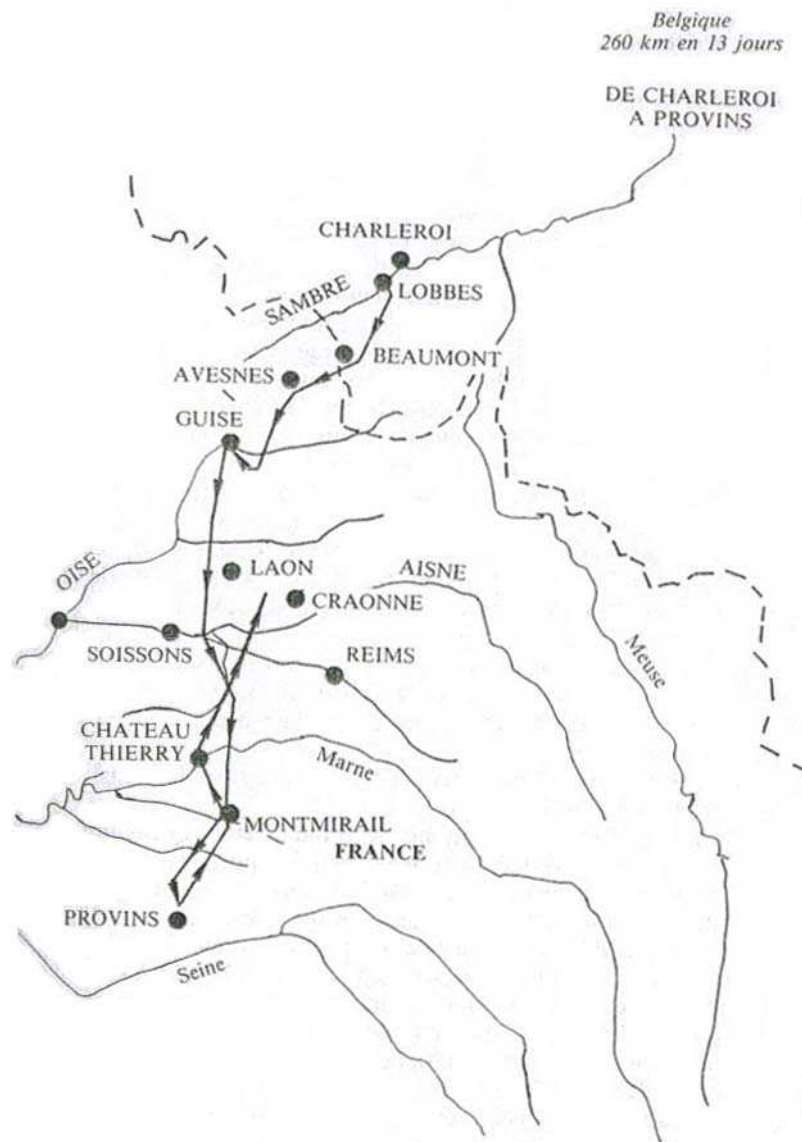
D'un bond rapide, on se jette à plat ventre dans un champ de betteraves ; je mets mon sac devant la tête et je le renforce en arrachant avec mon couteau et mes ongles des betteraves ; ainsi qu'avec de la terre. Les balles sifflent terriblement autour de moi ; la pétarade augmente ; l'ennemi est à 200 mètres ; l'adjudant Molliet, qui commande les feux de salve, est tué : nous faisons un bond en avant; nous recommençons la tranchée en restant à plat ventre ; je sens que la mort plane autour de moi ; lever la tête un peu haut, c'est sûrement une balle en plein front ; je tire à répétition tant que je peux; l'ordre arrive de se replier ; il fait encore jour ; le moment est critique ; il faut se lever et il y a un espace de 50 mètres à faire tout debout pour atteindre le fossé qui borde la grand-route.

Retraite

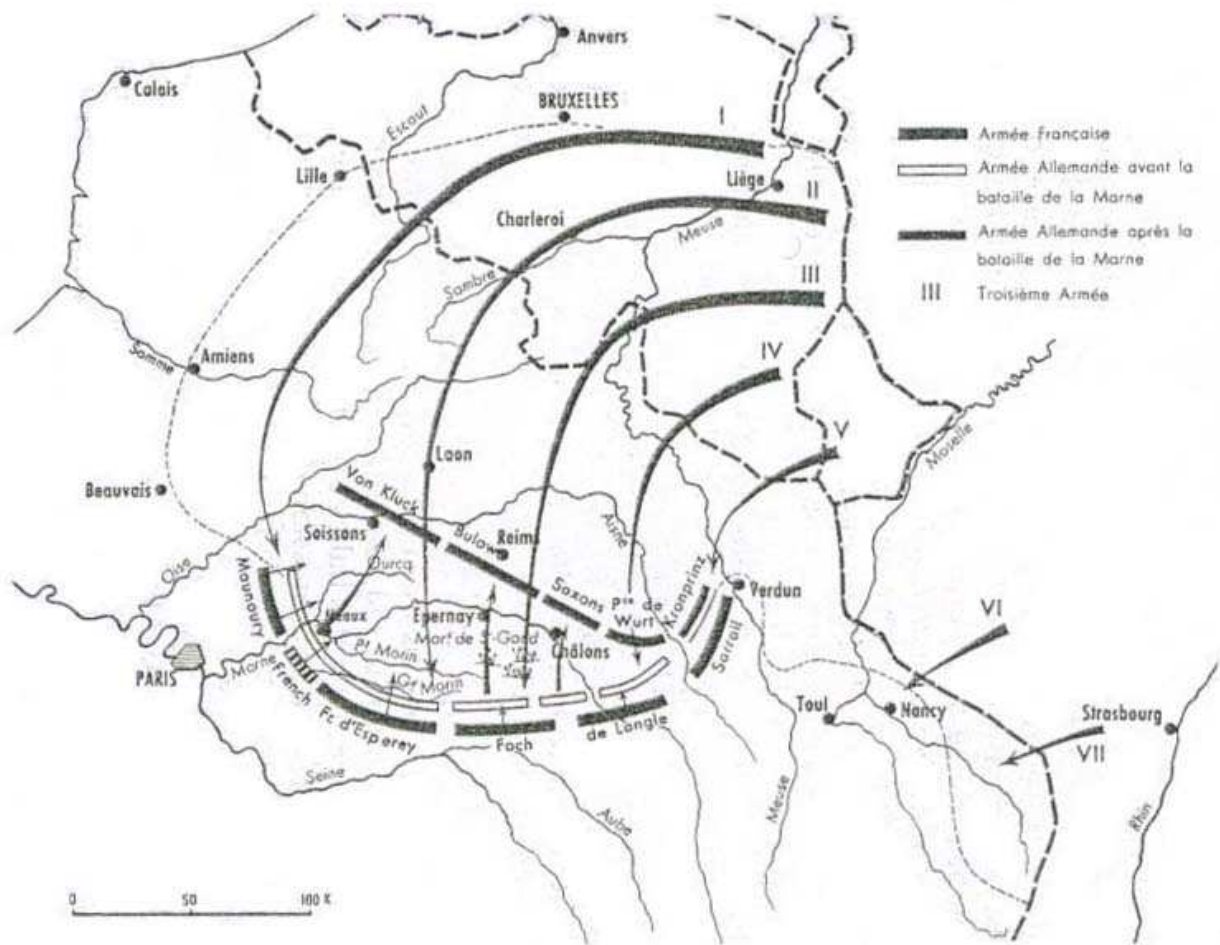
Du 1^{er} au 4 septembre 1914

Ces 4 jours n'ont été marqués par rien de saillant ; toujours le repliement vers le sud... toujours des marches interminables ; jour et nuit, sommeil de 2 à 3 heures, presque toujours sous une pluie d'obus...

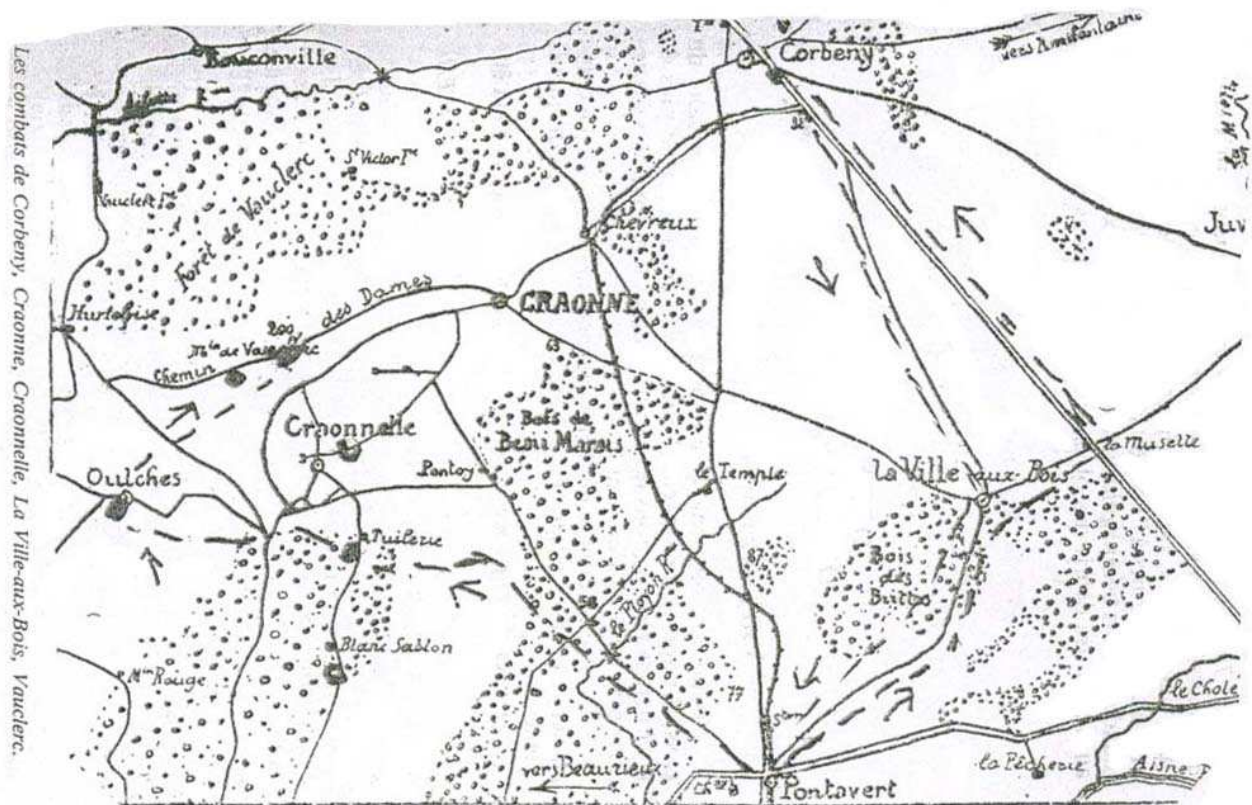
On se dirige d'abord vers Reims, puis vers Château-Thierry, puis vers Paris. Nous traversons l'Aisne et divers villages comme Buys et Mont-Notre-Dame. Certains points de vue sont superbes : près de la Marne, au tournant d'une rapide descente, on aperçoit tout d'un coup, dans le fond d'une vallée aux bords très escarpés, un filet d'argent qui ondule de tous les côtés et qui semble sortir d'un grand lac. Ce filet était formé par un gros nuage blanc qui se trouvait au dessus de nous et qui en donnait l'aspect. L'eau était claire ; des petits villages s'étendaient à perte de vue sur les bords ; les coteaux étaient couverts de vignes et de prairies verdoyantes. Que c'est beau ! Que je regrette que les circonstances actuelles ne me permettent pas d'admirer le paysage !



La retraite
24 août au 5 septembre 1914



Le mouvement tournant des troupes allemandes et la contre-offensive française : la bataille de la Marne.



Après la première bataille de la Marne

14 septembre 1914

On quitte ce malheureux village (*Corbeny*) pour aller prendre position dans la plaine à la Ville-aux-Bois. L'ordre de tenir coûte que coûte arrive, car à notre droite, il n'y a plus de troupes françaises. Nous savons que le 18^{ème} est derrière nous entre la Ville-aux-Bois et Pontavert.

15 septembre

Nous nous réveillons sous la grêle des obus allemands qui, réglés depuis les hauteurs de Corbény tombent en plein dans les tranchées ; de temps en temps, on voit sortir un ou deux blessés qui crient et cherchent l'ambulance pour se faire soigner ou partent vers l'arrière.

Vers 10 heures, la pluie des obus est tellement intense qu'un soldat, pris de panique, crie : « Repliez-vous ! » Le lâche !... Beaucoup sortent des tranchées en désordre ; c'est à ce moment là que, repérés par l'artillerie allemande, la plupart sont tués ou blessés. Ce sont pour la plupart des réservistes... Ils ne savent pas que les grandes pertes se produisent dans les moments de panique ? On rentre dans le bois que l'on traverse pour se reformer. A ce moment là, un officier arrive – le capitaine Triaud – et nous dit : « Il faut coûte que coûte retourner à la lisière que vous venez de quitter ; une grande bataille se livre actuellement à Reims ; il faut à tout pris jusqu'au dernier homme empêcher cette partie de l'armée allemande d'aller à Reims.

J'apprend à ce moment-là que le lieutenant Mollier, qui avait été blessé à côté de moi à Guise, venait d'être tué ; le moment est pathétique ; on se redresse ; on fera son devoir et l'on repart. A peine arrivés à la lisière du bois, l'adjudant Georges et le capitaine Triaud, qui nous avaient parlé tout à l'heure, sont tués. Les troupes allemandes sont descendues en nombre de Corbény vers la Ville-aux-Bois. Il est impossible de sortir de ce bois qui est harcelé par les balles ; nous restons à la lisière tout l'après-midi sous les rafales d'obus qui continuent à faire des victimes dans notre 2^e bataillon. On se replie le soir et la nuit se passe dans les tranchées, cependant que le 1^{er} et le 3^e bataillon continuent à se battre à découvert ; une pluie battante tombe.

Deuxième attaque du Moulin de Vaclerc

14 et 15 octobre

On consolide et on surélève les tranchées avec 500 sacs de sable ; on distribue des boucliers ; les boches travaillent aussi, ce sera difficile à se déloger.

Notre poste est à revers de la pente ; on aperçoit entre nous et l'ennemi des points rouges ; ce sont les camarades et les ennemis qui ont été fauchés dans les combats du 12.

Nous reprenons notre place à 200 mètres environ du carrefour d'Oulches. Nous sommes à peine arrivés qu'un ordre du général de division arrive : » Il faut prendre le Moulin de Vaclerc coûte que coûte, tant pis pour la casse. »

J'ai vu l'ordre textuel ; c'est horrible, mais c'est la guerre : un moment terrible. Avec Laveissière, nous nous serrons silencieusement la main ; nous décidons d'écrire chez nous et de mettre dessus : « Nous allons dans un endroit où il n'y a pas de communication, vous ne recevrez pas de nouvelles. »

Dans notre pensée, nous faisons cela avec l'idée que nous n'en sortirions peut-être pas.

Avec la casse du 12, c'était presque sûr. J'avais dit à Laveissière : « Si je tombe, tu ramasseras mon carnet de route et mon portefeuille; tu enverras, si tu es bien sûr que je suis tombé, tout cela à Caudéran. »

C'était plutôt triste ! Il fit pareil aussi.

J'ai donné les cartes postales à un brancardier pour qu'il les mette à Blanc-Sablon.

Départ à 3 heures. Nous reprenons la même route et reprenons les tranchées face à l'ennemi. (Laveissière devait être tué en 1917).

La 8e compagnie part en tête; elle franchit rapidement le boyau qui conduit aux Ormaux avec moins de perte qu'il y a 2 jours; la 6e compagnie suit, son lieutenant est blessé; puis la 5e passe; je suis le commandant, Laveissière me suit et nous arrivons aux Ormeaux. La 7e débouche peu à peu. Tout le bataillon y est rassemblé; c'est le moment critique, le mouvement se déploie vers la droite; 2 compagnies du 1er bataillon viennent renforcer les nôtres ; le premier mouvement à faire est de conquérir la tranchée en V occupée par les Allemands.

Deux compagnies montent sur la crête ; les hommes tombent ; la nuit est venue ; le bataillon est arrivé à 30 mètres de l'ennemi en rampant dans le pré ; plus qu'un bond pour être dans la tranchée ; tonnerre, les tranchées sont protégées par des réseaux de fil de fer ; nous n'avons pas d'outil pour les couper ; le moment est critique ; sous les balles, je vais demander au colonel de nous envoyer du Génie pour les fils de fer. Réponse : « Il fallait m'avertir plus tôt ; il faut en finir ; attaquez à la baïonnette. »

Comme je lui fais remarquer que c'est impossible, sur l'offre que lui fait un commandant du 18^e, il demande du génie.

Je retourne aux Ormeaux ; le bataillon a trouvé un passage et a occupé partiellement sous la pluie de balles le grand V ; le lieutenant Pétriac.

Les tranchées sont étroites. Le génie arrive et creuse les tranchées, mais le jour arrive ; il va être impossible d'avancer et même d'y rester car l'ennemi a repéré notre place et nous foudroie ; on bouche les deux tranchées occupées et nous reprenons nos tranchées de départ. Que de pertes sans résultat !



Dartigues †

† Cannade

† Guiraud

Salin †

La section en réserve.